

**Nouveaux comportements : quels sont les enjeux
contemporains de la surproduction animale et de la
surconsommation humaine?**

I - Introduction

1. Question de recherche et problématique du travail

Nos comportements vis-à-vis de l'alimentation et de la production animale ont plus changé depuis un siècle qu'au cours des dix mille dernières années. Cette évolution soulève de nouveaux enjeux, de nouveaux problèmes, de nouvelles questions. Quelles sont les conséquences de ces changements majeurs, qui se retrouvent en chacun de nous, au quotidien ? Le but de ce travail est de comprendre pourquoi l'Homme, au fil des derniers siècles, a connu une telle rupture dans ses habitudes d'alimentation et d'élevage, et quels sont les résultats de cette rupture. Le point de départ de notre travail est une observation consciente de ce qui nous entoure, de ce qui fait notre quotidien. Nous pouvons rapidement nous rendre compte à quel point les choses qui sont ancrées en nous, dans nos habitudes, appellent à des remises en questions. Plus fondamentalement, notre approche vise à questionner des pratiques qui sont devenues sinon banales, du moins acceptées par la majorité. La démarche que nous avons choisie de suivre consiste à relater des faits pour en constater les conséquences éthiques. La finalité est d'essayer de se rendre compte à quel point nos actes et nos décisions de tous les jours sont importants et quelle part de responsabilité nous avons. Nous avons choisi de nous concentrer sur la surproduction et la surconsommation de viande dans les sociétés occidentales étant donné la diversité des pratiques en lien avec ce sujet dans le reste du monde.

2. Mise en contexte

Les attitudes et les pratiques contemporaines des hommes envers les animaux peuvent être vues à travers le prisme de l'histoire. Quelles-sont les composantes qui ont amené cette instrumentalisation de la relation entre l'homme et l'animal ? Il y a 10 000 ans, la domestication a créé un lien étroit entre l'homme et l'animal. Cette relation a ensuite connu des évolutions, des mutations, relatives notamment au contexte historique et à l'histoire de l'élevage. Plusieurs facteurs ont longtemps eu de l'influence sur le statut de l'animal : contexte social, géographique, météorologique, alimentation des populations, etc. Certaines périodes connaissent un nombre d'animaux plus élevé que d'autres, et inversement. Par exemple, pendant une famine, la consommation de viande et la présence des animaux diminuent. Les céréales sont privilégiées car quand une population peine à se nourrir elle-même, elle ne peut pas se permettre de nourrir des animaux. Le fait qu'il y ait beaucoup d'animaux dans les sociétés est un phénomène récent. A partir du 18^e siècle, dans les pays occidentaux, la révolution agricole se met en marche, c'est une rupture fondamentale avec le passé. Elle commence à partir des années 1770, quand les jachères sont diminuées, les semences sont améliorées et des outils plus perfectionnés sont utilisés. La culture des céréales étant plus efficace, on peut alors se permettre de consacrer de plus en plus de terres à l'élevage. Dans un second temps, à partir de 1850, le travail agricole est mécanisé et des engrais artificiels sont utilisés. C'est dans un troisième temps,

à partir des années 1930, que la productivité est bouleversée, la mécanisation est intensifiée et plus diversifiée. L'approche de l'élevage est également plus scientifique, des pesticides, insecticides, fongicides et herbicides sont utilisés. Avant la révolution agricole, on ne peut pas parler d'uniformité quant à l'élevage, la productivité connaît des progrès et des reculs. C'est seulement à partir du 18^e siècle, que le nombre d'animaux explose, jusqu'à la fin du 20^e siècle (Bairoch, 1989, pp. 317-353). Au fil du 20^e siècle, les animaux sont de plus en plus nombreux mais beaucoup moins présents dans les villes. Le lien homme-animal se rompt petit à petit : la consommation de viande augmente, les animaux sont de moins en moins visibles pour l'homme, qui s'éloigne des animaux (Élevage et société: apprivoiser les mutations, 2011, pp. 4-5). D'autres facteurs contribuent au fait que l'animal devient une sorte de machine industrialisable, des disciplines scientifiques voient le jour. Par exemple, l'agronomie se développe, ou encore la zootechnie, science de l'élevage des animaux dans le but d'en obtenir des produits ou des services à destination de l'homme. Ces disciplines transforment l'élevage, et de fait transforment également les rapports de travail avec les animaux. Avant, les animaux étaient pour les paysans des partenaires de travail, mais ce rapport est conceptualisé : l'élevage des animaux doit faire du profit, mais profit qui échappe aux paysans eux-mêmes. Les paysans sont dépossédés de la pensée de l'élevage qui a été donnée aux industriels et aux banquiers. La manière de penser l'animal aujourd'hui découle directement de celle qui a été imposée aux paysans du 19^e siècle (Élevage et société: apprivoiser les mutations, 2011, p. 6).

3. Différence entre production animale et élevage

Avant toute chose, une distinction importante doit être présentée, qui est loin d'être évidente dans tous les esprits. Jocelyne Porcher, dans son livre *Vivre avec les animaux, une utopie pour le XXI^e siècle*, explique que *production animale* et *élevage* ne doivent pas être confondus. Si on s'arrête un instant sur ces deux termes, on peut alors déjà saisir une nuance. Le mot *production* réfère plutôt à un concept commercial et industriel alors que le mot *élevage* tend vers l'acte d'élever, de porter vers le haut, d'assurer un certain développement. Au delà des mots, ces concepts sont en effet très différents. La production animale, qui existe depuis 150 ans, est le fruit de la modernité, emprunts de capitalisme industriel et de soif du profit, où l'animal n'est qu'un outil comme un autre pour faire des bénéfices. En revanche, l'élevage est une relation de travail entre l'homme et l'animal, qui date de 10 000 ans, où les bêtes sont élevées et abattues dans des conditions décentes, où leur consommation n'est pas à risque d'intoxications chimiques et où les paysages peuvent être entretenus. La distinction de ces deux comportements nous amène à nous poser une question : le passage de l'élevage à la production animale est-il une évolution naturelle, une suite logique ? Est-ce une condition nécessaire à la modernité ?

II - Conséquences éthiques

Les évolutions que nous avons abordées dans l'introduction impliquent des conséquences éthiques. Nous traiterons des conséquences diverses de la surproduction animale et de la surconsommation humaine sur plusieurs plans: concernant l'animal, concernant l'homme et nous terminerons par un élargissement de ces conséquences.

1. Les conséquences éthiques pour l'animal

Durant la mise en place de la domestication, une relation d'échange s'est développée entre les animaux d'élevage et leurs éleveurs. Les paysans prenaient soin de leurs bêtes, les nourrissaient, leur offraient un logis mais aussi de l'amour. Les animaux, eux, donnaient leur lait, leurs oeufs et leur vie pour que l'homme puisse se nourrir. Par cet échange, une sorte de « contrat domestique » a été conclu entre partenaires de travail. Les éleveurs avaient alors des obligations morales envers leur bétail. Depuis la survenance de la production animale, les moyens mis en place pour maximiser le profit détruisent cette relation d'échange car les animaux destinés à cette production ne sont plus que considérés comme une denrée alimentaire qui génère du profit. Les relations entre l'homme et l'animal ont évolué selon l'évolution de la société et suite à ces changements, la condition animale se trouve de plus en plus au cœur de débats éthiques et économiques.



a. Désanimalisation et souffrance animale

Dans la production industrielle, des transformations sont faites aux animaux. Ils sont, entre autres, engraisés pour grossir plus vite, des médicaments et des hormones leur sont donnés pour éviter le développement de maladies ou pour calmer leur stress dû aux conditions de production. Les animaux sont désanimalisés car ils sont réduits au statut de machines à profit. Les conditions de mise à mort ne sont pas toujours respectées car il faut produire vite et donc il y a une certaine précipitation. Cette manière de faire, dans le but de pouvoir produire massivement et à bas prix, les renvoie au rang d'objet et ils ne sont dans ce sens plus considérés comme des êtres vivants et sensibles. Dans le droit actuel, certaines lois font référence au fait qu'il ne faut pas induire inutilement de souffrance à un animal sauf si c'est « nécessaire ». Selon Gary Francione, dans son livre *Introduction to animal rights*, les animaux sont des êtres sensibles et on leur a le droit de ne pas être considérés comme la propriété des humains. Le principe de traitement humain implique que « si le poids de nos intérêts à infliger de la souffrance dépasse le poids des intérêts des animaux, alors nos intérêts prévalent et la souffrance animale est considérée comme nécessaire » et justifie le fait d'exploiter les animaux par exemple la consommation de viande. Il explique que ce statut de propriété des animaux crée une illusion de nécessité car comme ils sont évalués en tant que choses, la manière de calculer les intérêts dans le principe de traitement humain est faussée (Vilmer, 2011, pp. 93-95). Cette souffrance animale est relativisée par une déculpabilisation du fait de manger de la

viande et du fait qu'il n'y ait pas vraiment de remise en question des conditions d'élevage et de mise à mort.

b. L'image de la viande dans la société

Peu de gens se questionnent sur les conséquences des productions industrielles qui sont de plus en plus nombreuses. Le fait de manger est une nécessité naturelle pour survivre mais le choix de ce que nous mangeons et de la façon dont nous le mangeons peut être déterminé par la culture. La consommation de la viande peut avoir une signification au niveau religieux, symbolique, social, culturel et politique. Mais si les hommes ont mangé de la viande dans le passé, il n'y a jamais eu une telle exploitation des espèces destinées à la nourriture que de nos jours. L'économie s'est mêlée à ce domaine et ce qui compte est une plus grande production au meilleur prix. (Afeissa, 2012, pp. 137-139). Cela a contribué au changement de l'image que nous avons de la viande. Les aliments sont le reflet de tout un système de valeurs d'une société. Georges Chapouthier explique que les hommes se créent des alibis pour justifier la cruauté envers les animaux. Selon lui, l'alibi historique du fait que les hommes auraient toujours été des chasseurs et mangeurs de viande dont parfois même des cannibales n'aurait pas de fondement et ne serait qu'une excuse. En effet, l'argument de la pratique du cannibalisme en certains endroits du monde dans le passé ne peut pas non plus justifier sa pratique de nos jours. De plus, l'homme n'est pas carnivore mais omnivore et n'a donc pas de nécessité vitale de manger de la viande ni le besoin de chasser pour se nourrir mais c'est uniquement un hobby. (Chapouthier, 1992, pp. 61-62).

c. L'image de l'animal dans la société

Comme il y a généralement une "sympathie naturelle des humains pour les animaux" des précautions sont prises pour déculpabiliser la condition animale et justifier l'exploitation, par exemple en maintenant l'ignorance de la souffrance animale ou en procédant à un découpage des responsabilités. En effet, il y a une coupure entre l'animal vivant, sa mise à mort et le morceau de viande qui en résulte. La réalité des productions animales est cachée pour ne pas se questionner sur la moralité. Un vocabulaire spécial est utilisé pour faire oublier aux gens ce qu'est vraiment la viande (filet mignon, hamburger, boulettes, etc.). Le découpage des responsabilités permet aussi d'avoir meilleure conscience et atténue la responsabilité générale. En effet, « les abatteurs ne sont pas responsables de l'abattage puisque les consommateurs leur réclament de la viande et les consommateurs ne ressentent aucune responsabilité puisque la viande leur arrive dans un petit morceau de plastique d'une façon complètement neutre ». (Chapouthier, 1992, pp. 68-71). Ces manières de procéder conduisent à une désensibilisation générale de la cruauté de cette condition animale. Le fait d'interdire une production qui inflige des souffrances sans nécessité et sans justification amènerait à conclure d'interdire une production pour le simple plaisir ou l'acceptation



par l'homme. Cependant, dans la plupart des cas, cette souffrance infligée et la mort qui s'en suit n'est pas justifiable autrement que par ces motifs. (Afeissa, 2012, pp. 126-127). Des pratiques qui consistent en la maltraitance et la mise à mort d'animaux pour des raisons comme le profit et le goût, donc non absolument nécessaires et vitales, ne sont pas forcément acceptables par tout le monde. Il serait envisageable de mettre en place un élevage d'animaux sans souffrance en répondant à la grande demande des consommateurs mondiaux de viande. Cependant, Peter Singer, dans son livre *La libération animale*, indique que la viande produite ainsi coûterait plus chère et deviendrait un produit de luxe accessible uniquement aux riches. L'élevage extensif, qui profite à l'animal, à la nature mais aussi à l'homme, peut être une alternative à la production animale. Réduire sa consommation de viande et de produits animaliers voire s'en passer complètement peut aussi contribuer à améliorer le système. L'éducation joue aussi un rôle non négligeable.

2. Les conséquences éthiques pour l'homme

a. *Un système qui met de côté notre humanité*

Au delà du fait qu'il faut respecter l'animal pour ce qu'il est, dans son essence, il faut aussi réfléchir à la portée de nos actions. En dénaturant les animaux, on se dénature soi-même, on entre dans un processus. Les comportements humains en disent long sur ce que nous sommes, ils reflètent un état des choses. Dans ce système de surproduction, l'homme est aliéné : son humanité est mise de côté, il n'est plus un individu mais un consommateur. Pour rentabiliser cette surproduction et amener l'homme à une surconsommation, plusieurs dispositifs sont mis en place par les industriels. Parmi eux, on constate une désinformation : par la publicité, on trompe le consommateur sur ce qu'il achète. Au supermarché, sur des barquettes de viande d'animaux qui ont été élevés et tués dans des conditions non décentes (confinement, densité élevée, bâtiments fermés, abattoir industriel...) on peut voir l'image idyllique d'une ferme et de son paysan. Cela persuade l'acheteur que la viande qu'il achète est d'une certaine qualité, alors que ce n'est pas forcément le cas. A un autre niveau de désinformation se trouve la traçabilité du parcours de l'animal avant d'arriver jusqu'au rayon du supermarché. Sur les emballages de viande, il n'est pas indiqué par quelles étapes ou quels pays l'animal est passé, alors qu'ils sont souvent multiples. Le client, même si il le voulait, n'a aucun moyen de connaître l'identité de la viande, ni de savoir si le produit est soumis à une réglementation ou respecte une sécurité sanitaire. Le consommateur est considéré comme un moyen pour faire du profit, et cela est fait au détriment de sa santé. On a connu, ces dernières années, et on continuera sûrement à connaître des cas d'intoxications et de maladies dues à la consommation de viande et aux nouvelles manières de produire. Les conditions de productions actuelles, décrites plus haut, favorisent le développement de nouveaux pathogènes. Comme exemple, on peut donner le célèbre cas de la «vache folle », lorsque des farines animales de leur propre espèce et d'autres espèces ont été données comme nourriture à des bovins, qui sont naturellement herbivores. Au delà de la



maladie en elle-même qui est un fait en soit, il faut également voir à quel point l'acte est horrifant. Cela est assez révélateur sur la manière de penser et de faire les choses. Dans ce cas, on parle alors de « vache folle », comme si la folie provenait de la vache, alors que l'homme lui, échapperait à cette déraison (Müller, Poltier, 2000, p. 97). Le consommateur est également dupé sur les apports d'une consommation de viande quotidienne. La viande est présentée comme un produit sain, diététique, parfois viril ou même érotique (Burgat, 1995, p. 115). Elle est souvent accompagnée par une représentation stylisée et naïve, où l'animal est valorisé, parfois heureux de contribuer à notre bonheur et à notre bien-être. Cela contribue à une banalisation de l'image de la viande. Tout cela appelle à une remise en question.

b. Une remise en question

Surproduction et surconsommation semblent indissociables, l'une appelle à l'autre et inversement. Chacun d'eux contribue à l'aggravement de la situation. Il faudrait alors voir les choses sous un autre angle, en vivant de manière humaine. L'idée est que nous devrions, aussi bien à notre échelle de consommateur qu'à l'échelle de ceux qui tirent les ficelles de la surproduction, considérer nos actions comme universalisables. Si j'agis d'une certaine manière, alors je pars du principe que chacun pourrait agir de la même manière que moi, sans pour autant devenir nuisible. Si je suis digne de mon action, et que je me regarde avec respect, alors on me traitera avec respect en retour.

III. Conclusion

1. Un changement de valeurs

A travers l'essor de cette surproduction et de cette surconsommation de viande, on constate que les mentalités ont changé. L'évolution impressionnante que la société a connue ces deux derniers siècles nous a amené à un changement de paradigme, une nouvelle représentation du monde. On peut le voir notamment à travers nos habitudes de consommations, **la quantité, à un prix dérisoire, est préférée à la qualité.** La viande s'est standardisée, de nourriture de luxe ou de fête, elle est passée à un aliment de consommation quotidienne, normale, sur lequel on évite de se poser des questions. Comme fait représentatif, on peut mentionner le fait que la moitié de la production de viande est gaspillée en Europe et aux Etats-Unis, rien qu'au niveau du consommateur. **Ces pertes montrent à quel point la viande est considérée comme une ressource banale, au même titre qu'une feuille de papier.** Pourtant, la viande est belle est bien issue d'un animal, vivant et sensible, qui a été élevé et abattu dans le seul but de nous nourrir. **Le sentiment d'abondance et la grande accessibilité de la viande entraîne aussi une forme de détachement, car nous ne percevons pas l'aspect précieux de quelque chose qui nous est si facile d'accès et en grande quantité.**

2. Un appel à une prise de conscience

Il serait faux de penser que l'éthique relève de grands problèmes, de grandes questions qui ne sont pas à notre portée. Chacune de nos actions ordinaires relève de l'éthique, qui concerne des choses banales mais très concrètes. Ne pas agir, c'est agir. Si on se laisse porter par des modèles de consommation, des façons de vivre propres au capitalisme industriel, alors on fait le choix de cautionner tout ce qui en découle. Trois fois par jour, nous avons la possibilité de faire un choix, de ne pas être indifférent. Nous sommes dans un cercle vicieux, les modèles de consommation sont calqués sur nos modes de consommer, et inversement. Mais on peut faire le choix de sortir de cet engrenage, en ayant un regard conscient sur nos actes et leur impact et en agissant en conséquence.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

Ouvrages :

AFEISSA, Hicham-Stéphane. (2012). *Nouveaux fronts écologiques : essais d'éthique environnementale et de philosophie animale*. Paris : J. Vrin. 191 p.

BAIROCH, Paul. (1989). "Les trois révolutions agricoles du monde développé : rendements et productivité de 1800 à 1985", *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 44e année, N. 2., pp. 317-353.

BARATAY Eric, SIMIER, Jean-Paul, PORCHER Jocelyne, « Elevage et société : apprivoiser les mutations », Table ronde, Mission Agrobioscience, 2011.

BONDOLFI, Alberto. (1995). *L'homme et l'animal, Dimensions éthiques de leur relation*. Fribourg : Editions Universitaires. 164 p.

BURGAT, Florence. (1995). *L'animal dans les pratiques de consommation*. Paris : Presses universitaires de France. 127 p.

CHAPOUTHIER, Georges. (1992). *Les droits de l'animal*. Paris : Presses universitaires de France. 127 p.

MÜLLER, Denis, POLTIER, Hugues. (2000). *La dignité de l'animal : quel statut pour les animaux à l'heure des technosciences ?* Genève : Labor et Fides. 461 p.

PORCHER, Jocelyne. (2011). *Vivre avec les animaux : une utopie pour le XXIe siècle*. Paris : La Découverte. 159 p.

SINGER, Peter. Traduction Sergent Jacqueline. (2004). *Comment vivre avec les animaux ?* Paris : Les Empêcheurs de penser en rond. 135 p.

VANDERPOOTEN, Michel. (2001). « *Éléments techniques d'une révolution agricole au début de l'époque contemporaine*. Thèse de doctorat en histoire », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 23, pp. 312-315.

VILMER, Jean-Baptiste Jeangène. (2011). *L'éthique animale*. Paris : Presses universitaires de France. 127 p.

Documentaire :

KENNER, Robert, *Food, Inc.*, Documentaire, États-Unis, 2009.